

Médecins melchites de l'époque ayyubide / Mgr. J. Nasrallah. — Extrait de : Parole de l'Orient : revue semestrielle des études syriaques et arabes chrétiennes : recherches orientales : revue d'études et de recherches sur les églises de langue syriaque. — vol. 5, n° 1 (1974), pp. 189-200.

Bibliogr.

I. Médecine — Histoire. II. Médecins chrétiens — Histoire.

PER L1183 / FT36785P

MÉDECINS MELCHITES DE L'ÉPOQUE AYYUBIDE*

PAR

Mgr. J. NASRALLAH

Al-Ġāḥeẓ raconte cette histoire amusante: « Un médecin arabe nommé Asad Ibn Ġānī, en dépit de sa science reconnue, et bien qu'on fût dans une année de peste, n'avait que peu de clients. Comme une personne de connaissance lui demandait la cause de cet abandon, il répondit: « En premier lieu, je suis musulman, et, avant que j'aie étudié la médecine, voire avant que je fusse né, le peuple pensait que les Musulmans n'avaient pas de médecins capables. De plus, mon nom est Asad et aurait pu être Ṣalība, Marā'il, Yuḥannā ou Bīrā (noms syriaques ou araméens); ma *kunya* est Abū I-Ḥarīṭ et aurait pu être Abū 'Isā, Abū Zakariyyā ou Abū Ibrāhīm (c'est-à-dire chrétienne ou juive, au lieu de musulmane); je me vêts de coton blanc et j'aurais pu l'être de soie noire; mon langage est l'arabe et aurait pu être celui des gens de Ġundi-Sāpūr (S.W. de la Perse) » (1).

Cette anecdote rapportée du X^e s., corroborée par le témoignage d'al-Maḡdisī au XI^e s., « La majorité des vérificateurs et des échangeurs de monnaies aussi bien que des teinturiers ou des tanneurs, sont juifs; médecins et fonctionnaires sont chrétiens pour la plupart » (2), conserve toute sa valeur pour les siècles suivants. La médecine demeura l'apanage des non-musulmans. Les médecins particuliers des princes des nombreuses dynasties qui s'étaient partagé le califat abbaside étaient chrétiens. Il faut cependant

(*) Communication présentée au xxix^e Congrès International des Orientalistes de Paris, 16-22 juillet 1973.

(1) *Kitāb al-Buḥalā'*, Ed. VAN VLOTEN, pp. 109-110, cité in BROWNE, *La Médecine arabe*, p. 9.

(2) AL-MUQADDASI, *Aḥsan at-Taḡāsīm*, édition A. MIQUEL, p. 225

laisser une place de choix pour les deux médecins musulmans 'Alī Ibn 'Abbās al-Mağūsī (m. 994) (3) et Abū 'Alī Ḥusain Ibn 'Abd Allāh Ibn Sīna (980-1037).

La décadence du califat abbaside n'arrêta pas l'essor pris par la médecine arabe. Le centre de gravité du mouvement scientifique fut Damas et plus tard, Le Caire. Nūr-ed-Dīn et Ṣalāḥ ed-Dīn encouragèrent le développement des sciences en attirant dans leurs capitales savants et médecins. Abū l-Mağd Ibn al-Naqqāš et Ibn al-Muṭrān s'illustrèrent sous le premier sultan. Une quinzaine de médecins, pour la plupart juifs et chrétiens, étaient attachés à la personne de Ṣalāḥ ed-Dīn.

Malgré l'instabilité politique, les institutions médicales de Damas prospéraient magnifiquement. Toutes les sommités de l'époque résidaient en Syrie, en dirigeaient les hôpitaux et y enseignaient l'art d'Hippocrate. De nouvelles écoles furent fondées et une place importante fut donnée à l'étude de l'ophtalmologie. Beaucoup de médecins entouraient les princes, investis parfois de fonctions publiques et même élevés à la dignité de vizirs.

Il est à remarquer que bon nombre de médecins qui s'illustrèrent en Syrie, firent leurs études en Égypte et même furent pour un moment attachés au principal hôpital du Caire, an-Nāṣirī. Du reste on compte encore en Égypte d'éminents praticiens.

Deux autres Ecoles médicales dans lesquelles l'élément chrétien fut prépondérant connurent leur apogée au XII^e et au XIII^e s., à savoir celles de Tripoli et de Karak. Tripoli, avant comme durant les Croisades, était un centre scientifique et médical important (4). Le docte Barhebraeus y acheva son instruction scientifique. Il cite pour cette période de nombreux médecins et praticiens jacobites, melchites, musulmans et samaritains de Syrie dont il déclare avoir fréquenté les cliniques, et suivi les cours. Une commission syrienne, présidée par un prêtre jacobite, était chargée chaque

(3) Dans l'introduction de son célèbre ouvrage médical *al-Mālikī*, al-Mağūsī fait la critique des traités antérieurs de médecine. Ainsi parle-t-il de ceux d'Ahrūn le prêtre et de Yūḥanna Ibn Sérapiūn.

(4) Sur sa bibliothèque et son incendie par les Croisés, cf. PRUTZ, *Kulturgeschichte*, p. 54, et la réponse de LAMMENS, *La Syrie*, t. I, pp. 214-215; *Aṣ-Ṣalibiyyūn wa maktabat Ṭarābulos aṣ-Ṣām*, Mach., 1922, pp. 107 sq., 160; YOUSSEF 'ECHE, *Les Bibliothèques arabes publiques et semi-publiques en Mésopotamie, en Syrie et en Égypte au Moyen-Age*, Damas, 1967, pp. 117-121, est aussi partisan de l'incendie de la bibliothèque par les Croisés.

année de l'inspection des pharmacies et des épiceries du royaume franc (5). L'école de Karak s'illustra par l'enseignement du jacobite Ibn al-Qoff et forma de nombreux médecins melchites.

Cette époque est celle d'Abū Ġa'far al-Ġāfiqī (1164), de Burhān ad-Dīn aš-Šarīf al-Kaḥḥāl (2^e moitié du XII^e s.), d'Ibn ar-Ruṣd (m. 1198); chez les juifs, d'Abū l-Bayān Ibn Mudawwar (m. 1184), d'Abū l-Faḍā'el Ibn an-Nāqed (m. 1188), d'Ibn Yaḥya Ibn 'Abbās al-Maġribī as-Samaw'al (m. 1174), Hibāt Allāh Ibn 'Alī (XII^e s.), tous deux passés à l'Islam, aš-Šaiḥ al-Muwaffaq Hibat Allāh Ibn Ġamī (XII^e s.), 'Afif Ibn Sukkara (XII^e s.).

Parmi les médecins qui au XIII^e s. enrichirent la science de leurs productions, nous citons, chez les musulmans: Muḥaḍḍab ad-Dīn Ibn Hubal al-Ḥilātī (m. 1213), Rašīd ad-Dīn 'Alī Ibn Ḥalīfa (m. 1219), Abū Ishāq Ibrāhīm Ibn as-Suwaīdī, Naġm ad-Dīn as-Samarqandī (m. 1222), Muḥaḍḍab ad-Dīn 'Abd ar-Raḥmān ad-Duḥwār (m. 1228), Abū l-Mu'ayad Muḥammad al-'Antarī, Naġm ad-Dīn aš-Širāzī, Muwaffaq ad-Dīn Ibn al-Lubbād (m. 1231), Naġm ad-Dīn al-Minfāḥ (m. 1254), Ibn Nafīs (m. 1288) (6), Raḍīy ad-Dīn ar-Rāhibī. Une place à part est à réserver aux médecins et biographes de médecins Ibn al-Qiftī (m. 1248) et Ibn Abī-Uṣaibi'a (m. 1269), et aux médecins botanistes Ibn al-Biṭār et Ibn ar-Rūmiya.

En tête de liste arrive chez les Juifs Ibn Maīmūn (m. 1208), puis al-'Aṭṭār al-Isrāīlī, connu sous le nom d'al-Cohen (XIII^e s.), Sadīd ad-Dīn Abū l-Faḍl Ibn Abū l-Bayān (m. 1239), Abū l-Ḥaġġāġ Yūsuf al-Isrāīlī (XIII^e s.); Ṣadaqa Ibn Miḥa Ibn Ṣadaqa (m. 1224), médecin samaritain.

Les praticiens melchites qui ont écrit des traités de médecine durant le XII^e et la première moitié du XIII^e s. sont plus nombreux que ceux des autres confessions chrétiennes. Nous avons à signaler parmi les Nestoriens Ibn al-Tilmīd († 1164), Sa'īd Abū n-Naṣr Ibn al-Masīḥī (XII^e - XIII^e s.) Abū l-'Abbās Yaḥya Ibn Sa'īd Ibn Mārī († 1225); parmi les Jacobites, Ibn al-Qoff qui mourut à Damas en 1286, l'année même où mourut

(5) REY, *Les colonies franques*, pp. 207-208; LAMMENS, *La Syrie*, I, p. 246.

(6) Sur ce médecin cf. ABDEL-KARIM CHÉHADÉ, *Ibn an-Nafīs et la découverte de la circulation pulmonaire*, Damas, 1955, 54 pp.

un autre grand médécin jacobite Barhebraeus. Les médecins melchites ont pratiqué leur art soit en Syrie, soit en Egypte. Un certain nombre d'entre eux ont été au service de la dynastie ayyubide. Ainsi étaient attachés à la personne de Ṣalāḥ ed-Dīn, Muwaffaq Abū Maṣṣūr an-Naṣrānī (7), Abū n-Nağm an-Naṣrānī, son fils Abū l-Faṭḥ, Abū l-Farağ an-Naṣrānī, et surtout Muwaffaq ad-Dīn Ibn al-Muṭrān ad-Dimašqī. Des médecins de Jérusalem comme Ibn Suqlāb et la famille Abū Fāna acquirent une grande célébrité durant cette époque.

Aṣ-ṢAIḤ MUWAFFAQ AD-DĪN ABŪ NAṢR AS'AD IBN ABĪ L-FATḤ IBN ELIĀS IBN ĞIRĠIS AL-MUṬRĀN, connu sous le nom d'IBN AL-MUṬRĀN AD-DIMAŠQI († 1191) (8).

Fils d'un médecin d'un grand mérite et notable de sa communauté Muwaffaq naquit à Damas, apprit la grammaire, *al-luğa*, et *al-adab*, auprès du ṣaiḥ Tāğ ed-Dīn Abī l-Yumn Zāid Ibn al-Ḥasan al-Kindī, et la médecine auprès de Muḥaḍḍab ad-Dīn ibn an-Naqqāš, puis fut formé à Bagdad à l'école d'Ibn at-Tilmīḍ avec d'autres médecins éminents comme Faḥr ad-Dīn al-Mārīdīnī, Ibn abī l-Ḥair al-Maṣīhī, Raḍiy ad-Dīn ar-Rabbī. Ibn Abī Uṣaibi'a lui consacre l'une des biographies les plus longues de ses '*Uyūn al-'Anbā'*, sept pages. Il lui décerne les qualificatifs les plus élogieux: « médecin émérite, le savant unique... le meilleur des gens de son époque en matière de médecine et de sa pratique... connaissant les disciplines médicales et versé dans les disciplines du *adab* », et raconte plus d'un trait concernant sa science, sa passion pour l'acquérir, son amour du faste (les versoirs qui alimentaient la vasque de son *īwān* étaient en or), son caractère jaloux et orgueilleux et sa charité pour les pauvres. Muwaffaq ad-Dīn était le médecin particulier de Ṣalāḥ ed-Dīn; il acquit auprès du sultan un grand prestige à l'égal d'un vizir. Ce qui lui permit de mener un train princier ayant ses mameluks personnels, allant parfois jusqu'à imiter le sultan dans ses déplacements, le boudant pour l'obliger à satisfaire certains de ses caprices.

(7) IBN ABĪ UṢAĪBI'A, II, pp. 183, 215.

(8) IBN ABĪ UṢAĪBI'A, II, pp. 175, 181; AL-ḤAĞĠ ḤALĪFA, II, p. 50; AD-DAHABĪ, *Tārīḥ al-Islām*, anno 581-596; AḤMAD 'ISA, *Mu'ğam al-Aṭibbā'*, pp. 135-136; CHEIKHO, *Catalogue des auteurs*, pp. 17, 231; *Al-Fihris*, I, 115.

Muwaffaq ad-Dīn embrassa l'islam du vivant de Ṣalāḥ ed-Dīn, peut-être en 585 H. (1189 J.-C.) et se maria avec l'une des favorites du sultan. Il mourut en 1191; n'ayant pas d'héritiers, sa bibliothèque fut vendue aux enchères. L'un de ses élèves fut 'Abd ar-Raḥīm Ibn 'Alī ad-Daḥwār.

Sa fortune et sa position lui avaient permis de recueillir un très grand nombre de manuscrits de médecine. Trois copistes travaillaient à son compte et lui-même aimait la transcription des traités rares. Sa bibliothèque ne comptait pas moins de 10.000 volumes.

La principale production d'Ibn al-Muṭrān est son *Kitāb al-aṭibbā' wa rawḍat al-alibbā'*, une sorte d'histoire de la médecine, en deux volumes, avec notices biographiques des praticiens. La mort surprit l'auteur avant qu'il ait mis la dernière main au deuxième volume. Ibn Abī Uṣā'ibī'a lui emprunte de nombreux passages parfois sans citer sa source (9).

Mss: Exemplaires dans la collection de Salīm Baḥḥāš a Alep (10) et dans l'Army Medical Library. de Cleveland, n. 8. — Muḥammad Riḍa aš-Šabībī découvrit et décrivit un exemplaire du deuxième volume, transcrit une année après la mort de l'auteur (11).

Ibn Abī Uṣā'ibī'a lui mentionne d'autres ouvrages dont nous n'avons pas de manuscrits: un résumé de *Kitāb al-adwār al-kabīr* d'Abī Bakr Aḥmād Ibn 'Alī Ibn Waḥšiya, terminé en raḡab 581 H. (1185 J.-C.), *Kitāb 'alā madḥab da'wat al-aṭibbā'*, *Kitāb al-adwīat al-mufrada*, inachevé, *Kitāb ādāb ṭibb al-mulūk*; *al-Maqālat an-nāṣiriya fi ḥifẓ al-umūr aš-ṣiḥḥiya*, dédiée à Ṣalāḥ ed-Dīn; *al-Maqālat an-naḡmiya fi t-tadābir aš-ṣiḥḥiya*, dédiée à Naḡm ed-Dīn Ayyūb, frère de Ṣalāḥ ed-Dīn; *Luḡz fi l-ḥikma*. Ibn al-Muṭrān aurait laissé des brouillons de nombreux autres ouvrages perdus après sa mort.

Deux frères de notre auteur étaient également médecins à Damas. L'un portait le nom de Hibat Allah; Ibn Abī Uṣā'ibī'a ne nous a pas conservé le nom du second (12). Nous ne savons pas non plus s'ils passèrent à l'islam ou s'ils demeurèrent fidèles à leur foi. Dans plusieurs circonstances, Muwaffaq ad-Dīn a été l'objet des railleries de son contemporain le poète

(9) *'Uyūn*, I, pp. 5-7, 203-206.

(10) *Al-Fihris*, I, 115.

(11) *Revue de l'Académie Arabe*, 1923, pp. 2-8.

(12) *Ibn Abī Uṣā'ibī'a*, II, p. 180

Ibn 'Unaïn (13). Par contre 'Abd ar-Razzāq Ibn Aḥmad al-'Amīrī composa un *madiḥ* en l'honneur de notre praticien lors de son passage à l'Islam. Il est conservé par Ibn Abī-Uṣaībi'a.

ABŪ N-NAĞM IBN ABĪ ĠĀLEB AN-NAŞRĀNĪ (14).

Il naquit à Şaqqa dans le Ḥaurān et fit ses études médicales à Damas. Plus tard, il enseigna la même science tout en étant au service de Şalāḥ ad-Dīn. Il mourut à Damas en 599H. (1202 J.-C.), laissant un ouvrage abrégé de médecine théorique et pratique intitulé *Kitāb al-mūğaz fi-t-tibb*, exemplaire dans la collection des héritiers de Naşrī Hakīm à Alep (15).

Son fils, Abu l-Fatḥ ne semble pas avoir composé de livres de médecine.

ABŪ L-FARAĞ AN-NAŞRĀNĪ (16).

Et ses fils, tous médecins émérites, furent au service de Şalāḥ ed-Dīn, de son fils al-Afḍal et plus tard, des enfants de ce dernier. Ils se fixèrent à Samosate avec al-Malek al-Afḍal. Nous avons d'Abū l-Farağ un ouvrage d'apologétique chrétienne.

Malgré sa célébrité, MUWAFFAQ AD-DĪN YA'QŪB IBN SUQLĀB (17) ne laissa également aucune œuvre médicale. Il est gratifié d'une longue notice par Ibn al-Qifṭī et Ibn Abī Uṣaībi'a qui fut son élève. Il naquit à Jérusalem, acquit beaucoup de connaissances auprès d'un moine du monastère de Mār Sāba, expert en philosophie (18), en sciences naturelles, en mathématiques, en géométrie et en astronomie; il apprit la médecine auprès d'Abū Maṣṣūr an-Naşrānī (19). Il fut le médecin particulier d'al-Malek al-Mu'aẓẓam (Damas) qui lui avait proposé, en vain, une haute

(13) *Dīwān*, édition ḤALIL MARDAM, Damas, 1946, pp. 133-134, 179, 193-197.

(14) IBN ABĪ UṢAĪBĪ'A, II, p. 183; GRAF, *G.C.A.L.*, II, p. 72.

(15) *Al-Fihris*, I, 169.

(16) IBN ABĪ UṢAĪBĪ'A, II, pp. 176, 183.

(17) IBN AL-QIFṬĪ, p. 248; IBN ABĪ UṢAĪBĪ'A, pp. 214-216, 177; AS-ŞAFADĪ, *al-Wāfi bi l-Wafayāt*, t. VII, 2^e partie; IBN AL-'IBRĪ, *Tārīḥ muḥtaşar ad-Duwal*, p. 253 (ce dernier l'appelle Ibn Şuqlān); 'ĪSA, *Mu'ğam*, pp. 521-522.

(18) Ibn al-'Ibri dit qu'Ibn Suqlāb apprit la philosophie auprès du médecin antiochien, jacobite, Théodore (*op. cit.* pp. 253, 273).

(19) IBN ABĪ UṢAĪBĪ'A, II, p. 215.

fonction dans son gouvernement, puis de son fils al-Malek an-Nāṣer Dāwūd (Karak). Il mourut à Damas, aux fêtes de Pâques, au mois *rabi' al-āḥār*, 625 H. (1228 J.-C.) (20). Il passa les dernières années de sa vie en cette ville où il eut des joutes médicales avec le praticien musulman Muhaḍḍab ad-Dīn 'Abd ar-Raḥīm Ibn 'Alī. Il eut pour élève Ibn Abī Ḥulaīqa.

Ibn Abī Uṣāibi'a vante la connaissance qu'Ibn Suqlāb avait de la langue grecque (*al-lisān ar-rūmī*) (21) et des œuvres de Galien en particulier. Mais il ne lui signale la traduction d'aucun ouvrage.

Ibn Suqlāb était en relation avec un autre praticien melchite médecin de Ṣalāḥ ed-Dīn, Abū Maṣṣūr an-Naṣrānī (22).

Un fils de Muwaffaq ad-Dīn, SADĪD AD-DĪN (22) se consacra à la médecine et fit ses études médicales à Karak. Comme son père, il servit al-Malek an-Nāṣer et mourut à Damas.

MÉDECINS DE LA FAMILLE ABŪ FĀNA.

La famille de Dāwūd Ibn Abī l-Muna Ibn Abī Fāna, connue aussi sous le nom de Banū Ṣāker peut être comparée à celle des Baḥtīšū'. Elle s'illustra sous le règne des Ayyubīdes et des Mamelūks et compta parmi ses membres de nombreux médecins, connus pour leur science et leur probité. Ibn Abī Uṣāibi'a célèbre leurs vertus dans une belle poésie (23).

L'ancêtre de la famille est connu sous le nom d'ABŪ SULAIMĀN IBN ABI L-MUNA IBN ABĪ FĀNA († 1187) (24).

Abū Sulaimān naquit à Jérusalem. Il quitta son pays natal pour l'Égypte où il exerça la médecine sous les derniers califes fatimides. Sur la demande du roi de Jérusalem, Amaury 1^{er}, il revint dans la ville Sainte, lui et ses cinq enfants. Comme il avait prêté à Ṣalāḥ ed-Dīn qu'il prendrait

(20) Ibn al-Qiftī le fait mourir en 1223.

(21) Nous ne savons pas sur quoi se base H. Zayāt pour traduire *al-lisān ar-rūmī*, par la langue des Croisés. En dehors du caractère insolite de cette équivalence, Ibn Abī Uṣāibi'a ne parle à ce propos que des ouvrages de Galien. Or Galien écrivit en grec (*ar-Rūm al-Malakiyūn*, I, p. 13).

(22) IBN ABĪ UṢĀIBI'A, II, p. 216.

(23) Cité in ZAYAT, *A'yān al-Malakiyūn fī-l Islām*, al-Masarra, 1935, p. 547.

(24) IBN ABĪ UṢĀIBI'A, II, pp. 121-122; *al-Fihris*, I, 339-340; SBATH, *al-'Ulamā' an-Naṣāra al-malakiyūn*, p. 255; GRAF, II, p. 72.

Jérusalem, le sultan, après sa victoire, fut frappé de la réalisation de ses prévisions; il le combla de faveur et le prit, lui et ses enfants à son service. C'est de là que date la fortune de la famille durant trois générations. Sur le tard de sa vie, Abū Sulāimān prit l'habit monastique. Il fut un médecin émérite, possédant de vastes connaissances scientifiques et astronomiques. Il est l'auteur de trois ouvrages de médecine. L'un, la Thériaque, *at-Tiriāq al-Fārūq*, ms. dans la collection des héritiers d'Eliās Manūk et des héritiers de Zabita al-Hakīm, à Alep (25); l'autre a pour titre la Thériaque divine, *at-Tiriāq al-Ilāhī*, mêmes collections (26); et un troisième sur la médecine de l'œil.

Quatre sur cinq des fils d'Abū Sulāimān suivirent la carrière de leur père. MUḤADḌAB AD-DĪN ABŪ SA'ĪD († 1216) servit Ṣalāḥ ed-Dīn, et son frère al-Malek al-'Adel. Il mourut au Caire. MAWAFFAQ AD-DĪN ABŪ ŠĀKER fut le médecin particulier d'al-Malek al-'Adel, puis fut au service de son fils al-Malek al-Kāmel. Il connut une grande faveur auprès des deux princes. Il mourut également au Caire en 1216 et fut enterré comme son frère au couvent d'al-Ḥandaq. Son frère ABŪ NASR IBN ABĪ SULĀIMĀN mourut à Karak. ABŪ L-FADL IBN ABĪ SULĀIMĀN (1164-1246) fut d'abord médecin particulier d'al-Malek al-Mu'azzam, à Karak, puis celui d'al-Malek al-Kāmel en Egypte. Il mourut au Caire en 1246. Aucun des quatre frères ne laissa d'ouvrages, mais ils étaient très estimés pour leur science médicale (27).

RAŠĪD AD-DĪN ABŪ SA'ĪD YA'QŪB († 1248) (28).

Il fut un concurrent de Rašīd ad-Dīn Abū Ḥulāīqa, petit-fils d'Abū Sulāimān Dāwūd Ibn Abī l-Muna, auprès de Malek al-'Adel. Il naquit à Jérusalem, fut d'abord attiré par l'étude de la langue arabe puis l'abandonna pour la médecine. En 1234 il entra au service d'al-Malek al-Kāmal et partit pour Le Caire; ensuite il servit durant neuf ans al-Malek

(25) *Al-Fihris*, I, 339.

(26) *Al-Fihris*, II, 340.

(27) Sur ces trois frères, IBN ABĪ UṢĀĪBĪ'A, II, pp. 122-123; SBATH, *art. cit.* pp. 255-256; ШЕИКHO, *Les poètes chrétiens*, p. 367.

(28) IBN ABĪ UṢĀĪBĪ'A, II, pp. 131-132; SBATH, *art. cit.*, p. 256.

aş-Şaleh, fils d'al-Kāmel. Il mourut à Damas à la fin de *ramaḍān* de 1248, laissant deux ouvrages, l'un '*Uyūn at-ṭibb*, dédié à al-Malek aş-Şāleh, et l'autre, un commentaire d'*al-Ḥāwī*, la grande encyclopédie médicale d'ar-Rāzī.

L'œuvre d'ABŪ L-ḤASAN AL-MUḤTĀR IBN AL-ḤASAN (29) est perdue. Il aurait composé un ouvrage sur la chirurgie et un autre sur la médecine générale, *al-Muḡni fi ṭ-ṭibb*. Ce médecin est un melchite de Bagdad, il a eu parmi ses disciples 'Abd al-Wahhāb an-Nisapūrī.

Par suite de leur situation de médecins des grands ou des princes de l'époque, les praticiens jouissaient d'une liberté et d'une considération inconnues des chefs des Communautés chrétiennes. Ils étaient en position privilégiée pour défendre leur foi par la plume. D'autant plus que les Ayyubides manifestaient un libéralisme jamais pratiqué par les dynasties antérieures. Qu'il nous suffise de donner un exemple, celui du moine simonien, Ğirġi ar-Rāheb, qui eut, en 1217, une controverse religieuse avec trois ulémas. La discussion eut lieu à Alep, en présence du Saïyed al-Mušammar, frère d'al-Malek az-Zāher Ğāzī Ibn Yūsuf Ibn Ayyūb, roi d'Alep, du temps de Léon III l'arménien. L'émir fut tellement satisfait de la tournure prise par la joute théologique et des réparties pleines d'à-propos du moine, qu'il lui accorda, à titre de donation à lui et à son monastère, un chargement de mulet de gros poissons, pris sur sa part dans la pêcherie de Burzey.

Deux traités d'apologétique chrétienne nous sont parvenus de médecins de l'époque que nous étudions. L'un appartient à Abū l-Faraġ an-Naşrānī, et l'autre à Abū l-Ḥasan al-Muḥtar.

Graf (30) fait un même personnage de cet Abū l-Faraġ et d'Abū l-Faraġ Ya'qūb Ibn Ishāq, plus connu sous le nom d'Ibn al-Quff (1233-1286). C'est une erreur. Ibn Abī Uṣaībi'a distingue entre les deux praticiens qui d'ailleurs vivaient à une époque et dans des lieux différents. Dans son traité *Fī Siḥḥat ad-Diāna*, Abū l-Faraġ prend à cœur de prouver la vérité de la religion chrétienne. Malheureusement nous ne pouvons en dire plus.

(29) IBN BAHRĀM AS-SIĠISTĀNĪ, *Šiwān al-Ḥikma*, cité in AḤMAD 'ISA, *Mu'ġam*, p. 71-72; cf. infra son traité d'apologétique.

(30) *G.C.A.L.*, II, p. 214.

Car le seul ms. qui le contenait est un codex de la collection Nahḥas à Alep, signalé pas Sbath (31). Malgré des recherches réitérées, cette collection, comme d'ailleurs la plupart de celles mentionnées par l'auteur d'*al-Fihris* dans sa ville natale, sont introuvables. On nous a même affirmé qu'elles ont été vendues comme papier d'emballage.

Le *Saint-Sauveur* 365 contient divers traités anciens de polémique, dont au n. 54, un sur la *Vérité de la religion chrétienne* ayant pour auteur le médecin Abū l-Hasān al-Muḥtār Ibn al-Hasān.

Divers médecins sont qualifiés par leurs biographes de *faīlasūf*. D'ailleurs *ḥakīm* (médecin) et *ḥikma* (sagesse) dérivent d'une même racine. Et bien souvent les deux disciplines, médecine et philosophie, allaient de pair. Le médecin de l'époque doit être considéré comme l'humaniste de la Renaissance. A lire les *Ṭabaqāt al-aṭibbā'* on glanerait une quantité d'anecdotes qui nous éclairent sur l'atmosphère cordiale dans laquelle évoluait cette *intelligenza* chrétienne.

Ya'qūb Ibn Suqlāb était atteint de goutte. Tout médecin qu'il était, il n'avait pu trouver remède à son état. Al-Malek al-Mu'azzam qui avait pour lui un grand respect, l'avait autorisé à le suivre dans ses déplacements, porté sur une litière. Il entra ainsi chez le prince chaque fois que ce dernier avait besoin de ses soins. Un jour al-Mu'azzam lui dit : « Médecin, pourquoi ne soignes-tu pas tes pieds — Prince, lui dit le praticien, lorsque le bois est vermoulu, il ne reste plus rien à faire ». Après la mort d'al-Mu'azzam et la montée sur le trône d'an-Nāṣer Dawūd, Ibn Suqlāb entra chez le nouveau prince pour lui présenter sa sujétion et faire les vœux d'usage. Il improvisa ces deux vers : « Venu, drapé tout neuf de ma belle jeunesse, Comment vous quitterai-je habillé de tristesse ? Tu me dois le respect de l'hôte et du voisin, Venu lorsque l'adulte était encore gamin ».

Nous pourrions multiplier les anecdotes qui montrent comment les Ayyūbīdes, qui étaient des lettrés (32) ou des savants, traitaient et proté-

(31) *Al-Fihris*, n. 2526.

(32) Ne raconte-t-on pas que Ṣalāḥ ed-Dīn connaissait par cœur *Dīwān al-Ḥamāsa* et aimait en citer des extraits. Son cadet, Tağ ed-Dīn et son fils al-Afḍal cultivèrent la poésie. D'une manière générale, tous les princes ayyūbīdes invoquèrent les muses. Certains comme an-Nāṣer Dāwūd et an-Nāṣer Yūsūf eurent de réels talents poétiques.

geaient les représentants de toutes les disciplines compatibles avec l'orthodoxie, accordaient un appui important aux hôpitaux et par là favorisaient l'essor de la médecine. Nous nous contentons de mentionner les égards par lesquels al-Malek al-'Adel entourait Muwaffaq ad-Dīn Abū Šaker Ibn Abū Sulāimān. Il jouissait du privilège d'entrer à cheval dans toutes les citadelles du royaume, à Karak, à Qal'at Ğa'bar, dans celles d'Edesse, de Damas et du Caire. Al-Malek al-Kāmel, fils d'al-'Ādel, lui offrait le séjour de son propre palais. Un jour que ce dernier qui demeurait dans *dār al-wizāra* en était sorti monté sur sa mule, il arriva, « entre les deux palais, » « *Ma baīn al-Qaṣraīn* », échangea sa monture contre une jument et envoya la mule à Muwaffaq ad-Dīn avec ordre pour lui de le rejoindre monté sur la mule royale. Le sultan l'attendit à *Ma baīn al-Qaṣraīn*. Lorsque le praticien arriva, le prince le prit par la main et les deux cavaliers, devisant, prirent le chemin de *dār al-wizāra*, entouré des autres princes (33).

C'est à la fidélité, au dévouement des savants et des médecins chrétiens, comme à la bienveillance des princes, que l'ère des Ayyubīdes peut être considérée, à l'égal de celles des premiers abbassides, comme une ère de prospérité dans le domaine des sciences et des arts.

(33) IBN ABĪ UŠAĪBĪ'A, II, pp. 122-123.